



# CHAMPS LIBRES

IDÉES

## Au cœur de la poudrière chinoise

Le livre de  
Jean-Pierre Cabestan  
juge improbable  
une guerre  
entre la Chine  
et les États-Unis.  
C'est la synthèse  
qu'on attendait pour  
examiner à fond le  
thriller géopolitique  
du siècle.



TÊTE À TÊTE  
Charles Jaigu  
cjaigu@lefigaro.fr

**C**abestan décortique la Chine depuis quarante ans. Son dernier livre ose la question géopolitique la plus importante du moment, bien plus encore que le retrait américain d'Afghanistan : quelles sont les intentions chinoises en matière militaire et géostratégique pour les années qui viennent ? Cabestan a longtemps enseigné à l'université baptiste de Hongkong, où il vit avec son épouse taïwanaise. À soixante-sept ans, il est toujours directeur de recherche au CNRS et il continue à dire d'autant plus franchement ce qu'il pense qu'il ne redoute pas la censure comme les plus jeunes de ses collègues à Hongkong. « *J'ai la chance de pouvoir quitter la Chine demain,*

*donc je surveille moins mes propos* », nous confie-t-il depuis son appartement hongkongais. Certes, mais il n'ira pas tenter le diable en osant un voyage d'étude en Chine continentale, « *il est facile de se retrouver en prison comme l'ex-diplomate canadien Michael Kovrig, arrêté pour espionnage il y a deux ans* ».

Le livre de Cabestan dresse un inventaire d'une minutie admirable des forces chinoises et, par extension, américaines, pour tenter de répondre à la question fameuse de Graham Allison qui mettait en garde dans *Le Piège de Thucydide* (2012) contre le risque d'une guerre sino-américaine, semblable à toutes celles qui depuis vingt-cinq siècles opposent puissance montante et puissance dominante. En théorie « *avoir conscience du piège de Thucydide renforce les chances de l'éviter* », fait observer l'universitaire Pierre Mélandri, qu'il cite. Et c'est plutôt vers cette conclusion que le livre s'achemine, tout en soufflant sans cesse le chaud et le froid. Le froid, ou l'effroi, c'est l'alliance imprévisible « *de la poudre et des pas-*

*sions nationalistes* » dans la Chine de Xi Jinping.

Si la déflagration est évitée, ce sera donc de justesse, tant la Chine se gonfle du désir de guerre, et tant les États-Unis ont intérêt à frapper quand ils dominent encore le jeu. Cela nous ramène au temps de la crise des missiles de Cuba, mais cette fois-ci c'est Taïwan qui joue le rôle de l'île minuscule face au géant redoutable. Étant donné l'état de l'opinion taïwanaise, Pékin semble avoir compris que la promesse réitérée d'« un pays, deux systèmes » n'est plus crédible et qu'il ne sera pas possible de convaincre la majorité des 23 millions de Taïwanais d'accepter une réunification pacifique. « *Si Pékin a choisi d'écraser la démocratie à Hongkong, c'est que la direction du Parti a renoncé à cette fiction pour Taïwan* ». Ce sera donc le statu quo, ou l'annexion par l'armée.

L'Asie est bien devenue la poudrière du XXI<sup>e</sup> siècle, comme les Balkans il y a cent dix ans. Le temps béni où la Chine de Hu Jintao entendait « vaincre sans combattre » est donc révolu. « *Mon in-*



tution est que le projet d'une réintégration dans la communauté internationale grâce à "une diplomatie du profil bas" est devenu caduc après la crise de 2008 et les JO de Pékin», nous dit l'auteur par visioconférence. La Chine a alors «jugé que son heure était venue». Xi Jinping n'a cessé de promouvoir, selon son expression, «une diplomatie du loup guerrier». La Chine doit désormais «savoir combattre et vaincre» répète sans cesse le dictateur chinois. Désormais, la prudence légendaire des autorités chinoises en matière internationale a laissé la place à une agressivité verbale doublée d'un «usage musclé des zones grises» qui est une cause d'incidents innombrables en mer de Chine avec le Japon, Taïwan, les Philippines et l'Australie, tous protégés par la marine américaine. Et Pékin refuse la création d'un «téléphone rouge» avec Washington pour éviter les escalades à l'occasion d'une violation du droit maritime qui aurait mal tourné.

Deux comparaisons s'imposent pour caractériser le phénomène. La première est la parenté avec la montée des nationalismes européens du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme l'Allemagne de Bismarck, puis celle de Guillaume II, le surdoué chinois a commencé en affirmant sa puissance par l'économie, puis en revendiquant de nouveaux territoires limitrophes. Cabestan nuance néanmoins : «La Chine domine déjà son voisinage par l'hégémonie commerciale, et elle reste bien plus mobilisée par ses problèmes intérieurs que l'Allemagne de l'époque». Ajoutons qu'elle n'a gagné aucune guerre. L'Allemagne d'après Sadowa puis de la victoire sur la France en 1870 s'était affirmée comme une puissance militaire majeure, et elle avait des alliés de poids.

La deuxième comparaison est bien sûr la guerre froide. Car une réédition d'un conflit de type 1914 n'est plus possible dans le cadre de la dissuasion nucléaire. Même si le risque nucléaire reste asymétrique, puisque 320 ogives chinoises font face à 5 200 ogives américaines – la Russie d'aujourd'hui en a même plus que les États-Unis. En outre, Cabestan nous décrit une armée chinoise vierge de tous combats. Il fait observer que les Chinois se sont tellement déshabitués de la guerre que perdre l'un des leurs en opérations extérieures «est un drame natio-

nal». Enfin, le monde libre et le monde communiste étaient étanches et indépendants économiquement l'un de l'autre. Ce n'est plus le cas. L'économie chinoise est totalement liée à celle des États-Unis, du Japon, de l'Inde. C'est une autre raison pour penser que cette interdépendance permettra d'éviter une déflagration militaire majeure.

On peut donc décrire le face-à-face sino-américain comme une «coexistence concurrentielle» assez semblable aux rivalités européennes du XIX<sup>e</sup> siècle. La mer Méditerranée a été remplacée par l'océan Pacifique. La poudrière des Balkans s'est déplacée en mer de Chine. À ceci près que l'arme nucléaire inhibe les initiatives exagérément belliqueuses. Malgré l'hubris chinoise du moment, Cabestan ne voit pas avant longtemps la Chine sortir des zones grises pour entrer dans le rouge du conflit mondial. La Chine «donne des coups de gongs» et excite ses «nationalistes du dimanche» dans les journaux et dans la rue. Mais elle reste sur ses arrières. La peur de rater l'invasion de Taïwan est un facteur qu'il ne faut pas négliger. Cabestan en relate les différents scénarios. Une résistance de deux semaines serait suffisante pour que les forces américaines arrivent en masse sur l'île. Une «baie des cochons» pékinoise déstabiliserait profondément le régime communiste.

«Nous n'assistons pas à une "transition de puissance" mais plutôt à l'émergence d'une nouvelle bipolarité asymétrique tempérée par un plus grand nombre de pôles plus autonomes», écrit l'auteur qui reprend à son compte la thèse du réalisme défensif : «l'état anarchique du monde incite les États-nations à privilégier la sécurité sur l'aventure, l'équilibre des puissances sur l'expansionnisme» (Robert Jervis). Le cadre rationnel est suffisant. La prudence règne encore, mais le feu nationaliste est contagieux. ■



#### DEMAIN LA CHINE : GUERRE OU PAIX ?

Jean-Pierre  
Cabestan,  
Éditions Gallimard,  
288 p., 22 €.

La Chine domine déjà son voisinage par l'hégémonie commerciale, et elle reste bien plus mobilisée par ses problèmes intérieurs que l'Allemagne de Guillaume II

JEAN-PIERRE CABESTAN



DENIS DUPOUY/LE FIGARO